

LA TÊTE EN NOIR

41^e Année SN 1142 9216



Mars/Avril 2026



N°239 - Gratuit



LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE

Quand la "Série Noire" se met au polar historique

Thomas Rio mélange avec harmonie exilés russes et cinéma dans une intrigue dense et fouillée dans le Paris du début des années 1930. Hommage aux racines d'un cinéma, *Albatros* est à la fois un roman picaresque, policier, de gangsters, sentimental et d'espionnage. Un roman romantique ancré dans une époque.

Le général Koutieпов est l'un des derniers Russes blancs capable de réunir autour de lui une armée tsariste qui croit encore pouvoir renverser Staline. Mais en 1930 à Paris, le général est mystérieusement enlevé. Faux-Pas Bidet, le premier flic de France, est chargé d'enquêter sur cette disparition. Et ses investigations le poussent vers les studios de cinéma Albatros. Eux aussi abritent leur lot d'exilés russes dont Natalia Gontcheva, star du muet, opiomane et objet de nombreuses convoitises. Elle semble sous la coupe d'Ossenoguine, un homme trouble qui gravite dans les milieux interlopes et qui est sûrement un agent des services secrets russes. Bidet, qui voue une passion obsessionnelle à « La » Gontcheva impose au jeune Shloïmè Tauber d'infiltrer les studios en endossant l'identité d'un Américain spécialiste du son. Mais Shloïmè tombe amoureux de Masha, jeune femme des studios Albatros qui rêve de les voir regagner leur lustre d'antan. Dans un univers où le moindre faux pas est synonyme de mort et où les faux semblants sont maquillés par des faux (tout court), l'irruption des sentiments ne peut manquer de tout faire dérailler.

Thomas Rio est scénariste et a du métier. Mais ses qualités de romancier sont bel et bien présentes dans cet *Albatros*. L'auteur réussit parfaitement à écrire un « roman russe » à Paris en 1930. Les tiraillements de ses nombreux personnages, forts d'un mysticisme cinématographique, sont très dos-

Suite page 4

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

S.O.S. FANTÔMES

Difficile de concilier le fantôme et le policier : l'un étant surnaturel l'autre terre à terre. Si le fantastique se combine mal avec le polar, il y a pourtant des médiums employés par le F.B.I. (**Noreen Renier/TeN n°218**) tandis que la police et gendarmerie française, non officiellement, font appel parfois à des médiums comme le raconte **Geneviève Delpech (TeN n°214)**. Et dans la fiction policière ? Comment les auteurs s'en sortent-ils ? Pour explorer ce thème difficile on a choisi trois romans.

LE FANTÔME SIMULTANÉ À LA MORT AVEC HEATHER GRAHAM

Nikki est patronne d'une agence de tourisme. A 4 heures du matin, elle est réveillée en sursaut par une voix. C'est un fantôme qui se trouve au pied de son lit ! Et ce fantôme a le visage d'Andrea, son employée de l'agence ! Celle-ci supplie sa patronne de l'aider car elle est en train de mourir. En fait, elle est bien morte comme Nikki le découvre ensuite. Et, en plus, Andrea est morte à l'heure même où Nikki l'a vue au pied de son lit... Heather Graham, l'autrice de cette **Hantise**, est l'une des papesses du thriller féminin grand format qui sévissait il y a quelque temps avant que la new romance ne déverse son sexe dans les rayons. Dans cette histoire policière spirite qui se déroule à la Nouvelle-Orléans réputée pour ses légendes et son exotisme, la parole de Nikki en tant que témoin est mise en doute par la police qui croit que sa vision est plutôt le résultat d'une prise de drogue car Nikki est une ancienne addict. Or, la jeune femme ne se droguait plus. Heureusement, comme dans toute romance policière spirite d'**Harlequin**, Nikki se lance dans l'enquête pour prouver qu'elle n'est pas une défoncée et qu'elle avait toute sa tête. Convaincue qu'Andrea a été assassinée, elle se lance dans la bataille de l'enquête. Ouf ! Elle déniché un détective privé appelé Brent

Blackhawk qui a des dons de médium et qui croit donc à son histoire. Nikki et lui vont se lancer dans l'enquête et, par là même se comprendre l'un et l'autre car le détective mi-Irlandais,

mi-Indien saura faire découvrir à Nikki, non seulement le pouvoir qui est en elle mais aussi la vérité sur la mort atroce d'Andrea... Au final, voilà un roman qui conjugue habilement beaucoup d'atouts : le fantastique, le policier, l'exotisme avec, comme l'assure une lectrice « une maîtrise du suspense et de l'art de conter, du mystère, des rebondissements à la pelle, des événements historiques absolument passionnants, des fantômes et la Nouvelle-Orléans dans toute sa splendeur. Bref une romance addictive et touchante avec un dénouement inattendu. » Bravo Heather !

LE FANTÔME INVOQUÉ AVEC HAKE TALBOT

Le mystérieux et inconnu Hake Talbot est sorti de l'oubli grâce à un très conséquent dossier de l'expert **Roland Lacourbe** dans le n°44/45 de décembre 1993 du magazine spécialisé **813**. Les éditions **Rivages** ont ensuite traduit ses deux seuls titres dans la collection **Mystère** dirigée par Claude Chabrol et François Guérif. Il fallait faire connaître au public français ces chefs-d'œuvre dont **Au seuil de l'abîme**... Maintenant, on sait que le véritable nom de l'auteur était Henning Nelms (1900-1986), magicien et écrivain, et qu'il poussa à son extrémité la fameux concept du « mystère en chambre close » de **John Dickson Carr**. Ici, les Ogden reviennent dans leur chalet au cœur de la forêt canadienne où vit un gardien métis indien et un chien danois noir. Mrs Ogden est médium et remariée. Son premier mari semble hanter les lieux. Les Ogden sont accompagnés par la fille issue de ce premier mariage ; par un associé de Ogden ; par le neveu de cet associé ; par la fiancée de ce neveu ; par un réfugié tchèque qui a des connaissances ésotériques : par un professeur mystérieux et, enfin, par Rogan Kincaid, enquêteur de Talbot apparaissant aussi dans son premier roman **Le Bras droit du Bourreau** et qui est un joueur professionnel. Le roman se passe en une nuit fantastique où des tas de manifestations se produisent (apparitions, lévitations, voix, objets déplacés, attaques, déplacement sans traces dans la neige etc.) Talbot fait le choix de privilégier le dialogue alors qu'il aurait mieux valu axer sur les magiques descriptions d'extérieurs. Car il pousse ses dialogues jusqu'à l'hystérie vu le nombre important de personnages pas assez définis au départ. Ainsi pourrait-on voir une mise en abîme des conventions cartésiennes de John Dickson Carr, voire leur dynamitage. Un roman inclassa-



ble pour les amateurs de **Carr** et/ou de **Paul Halter**, mais beaucoup plus déjanté côté technique.

LE FANTÔME DU PASSÉ AVEC RICHARD MATHESON

Dans **Échos**, le roman du génial Richard Matheson publié aux USA en 1958, nous plongeons dans l'habile fantastique quotidien dont il est, entre autre, un spécialiste. Tom Wallace, américain moyen, habite un pavillon moyen qu'il loue, avec sa femme enceinte et son petit garçon de trois ans, à un propriétaire voisin. Il a de très bons rapports avec les deux couples les plus proches. En face, un collègue d'entreprise dont la femme est aussi enceinte et, à côté, un homme sous la coupe d'une épouse provocante. Lors d'une soirée très arrosée avec ses voisins, un jeune invité, beau-frère de Tom Wallace, lui propose une séance d'hypnose dont il sera le sujet... Le lecteur est séduit tout d'abord par le récit du quotidien du narrateur Tom. La mise en place de la normalité est très habile. Et la séance d'hypnose, que le narrateur ne peut raconter, est parfaitement reconstituée entre malaise et fous rires par le récit des témoins. Or, dès la première nuit après cette séance d'hypnotisme amateur, Tom sent qu'il a changé. D'étranges pensées commencent à le hanter. L'angoisse le saisit. Une peur diffuse se répand en lui. Il ne voit plus « son intérieur » (dans tous les sens du terme) de la même façon. Au fur et à mesure que cette menace rampante s'empare de lui, il lutte comme il peut pour sauver les apparences jusqu'au moment où la silhouette d'une femme vêtue d'une longue robe noire brodée d'un étrange signe lui apparaît dans la nuit. C'est le début d'une lente plongée dans l'horreur. Le narrateur est au bord de la folie, et sa femme, naturellement, s'en rend compte. On ne va pas détailler plus ce remarquable roman des années 50 qui, outre un grave psychodrame entre voisins, porte un regard social intéressant sur les classes moyennes. Même si la fin tourne un peu au carnage, on aime l'excellence de la description des rapports du couple Wallace et surtout la psychologie de sa femme enceinte, partagée entre l'amour et la répulsion. Ces rapports du mari, de la femme et du fantôme soutiennent donc une intrigue angoissante qui fait délicieusement frissonner.

Michel AMELIN

HEATHER GRAHAM : *Hantise* (Ghost Walk, 2005), **Harlequin** (Best Sellers), 2008 et 2011, **Mira** (grand format), 2009 / **HAKE TALBOT** : *Au seuil de l'abîme* (Rim of the Pit, 1944), **Rivages** (Mystère), 1998 / **RICHARD MATHESON** : *Échos* (A Stir of Echoes, 1958), **Clancier-Guénaud**, 1988 ; rééd. (**Rivages/Noir** ; 217), 1995 et 2000



Documentations noires et policières

Le Roman policier ou comment l'intelligence se retire du monde pour se consacrer à ses jeux et comment la société introduit ses problèmes dans ceux-ci, de Roger Caillois (Les Lettres françaises, 1941)

Avant d'être intronisé à l'Académie française, Roger Caillois (1913-1978) a vécu à Buenos Aires pendant la Seconde Guerre mondiale à l'invitation de l'éditrice et mécène argentine Victoria Ocampo. Il publie en 1941 un court pamphlet qui inaugure une collection « qui se donne pour mission de publier sans concession au public ni préoccupation commerciale des ouvrages sévèrement choisis parmi ceux qui représentent le mieux l'intelligence française ». Dans cet essai, le critique tente de différencier le roman d'aventures du roman policier, mettant l'accent sur la chronologie narrative (l'aventure conduit au crime, le crime introduit le policier), l'aspect ludique (le roman policier s'apparente à un puzzle), l'appel incessant de la nouveauté (l'auteur se doit de multiplier les propositions innovantes) tout en admettant que les motivations criminelles sont par essence limitées. Si Roger Caillois présente sans la nommer l'arrivée du noir et du thriller, il pose un regard intéressant sur les publications de l'époque. Surtout, il met l'accent sur deux- trois romans aujourd'hui introuvables qui attisent la curiosité.



Julien VEDRENNE

toïevskiens, voire influencés par l'univers de Jerome Charyn (comment ne pas voir dans le déséquilibre relationnel entre Faux-Pas Bidet et Natalia Gontcheva le déséquilibre relationnel entre Isaac Sidel, le *commish* de New York, et Anastasia ?). Mais là où Charyn reste énigmatique, lunaire et onirique, Thomas Rio est froid, noir et retors : l'univers dans lequel gravitent ses personnages est un univers d'espions russes qui ôtent tout ce que la magie du cinéma peut apporter. L'auteur dépeint à la fois Paris, les milieux interlopes (la drogue, les filles de rue, les petites et les grosses combines) et une police qui évolue avec son époque. Les personnages sont à la limite du picaresque, les situations empruntent à la littérature policière de l'époque. L'auteur ajoute une dose de mélancolie à travers un épilogue des années plus tard qui montre à quel point le cinéma a évolué. Un joli hommage à une époque charnière du XX^e siècle.



Premier roman d'Armelle Hérisson, *La Mort malgré lui* mêle petite et grande Histoire. En 1987, un cadavre dans une cour HLM de Laval va permettre de revenir sur l'histoire de Hongrois enrôlés de

force dans des divisions de la Waffen-SS et de dénoncer un criminel de guerre. Le tout avec une équipe forte de policiers autour d'une jolie figure paternaliste de commissaire.

Dimanche 1^{er} novembre 1987. Laval. Le corps d'une jeune femme, nue, avec des traces de ligatures, abattue d'une balle en pleine tête, est retrouvé dans la cour de la Cité HLM de la Perdrière. L'équipe du commissaire Ralu mène l'enquête. Jeune recrue, Thomas Drouet connaît bien la cité et pour cause : c'est dans cet immeuble que vit sa nounou d'enfance, Mémère, avec son mari d'origine hongroise Pépère. Très vite, la victime est identifiée : Sophie Siegler,

journaliste parisienne au *Nouveau Détective*. Que venait-elle faire là et surtout qui a-t-elle dérangé ? Les pistes sont nombreuses du *copycat* d'un tueur en série artiste (qui utilisait le sang de ses victimes comme peinture) au ravisseur d'Orus, un cheval de course du Hara du Chêne, qui venait de gagner le Prix d'Amérique. La résolution de l'intrigue viendra du passé et de Hongrie. Juillet 1942 : Vilmos, Laura, Imre et Sára, quatre adolescents amis à la vie, à la mort, vont être percutés de plein fouet par la guerre. La débâcle approchant, les enrôlements forcés mais « volontaires » voient le jour. Imre est réquisitionné, et Vilmos n'écouant que son courage choisit de l'accompagner pour le protéger. Tous deux seront enrôlés dans la 31^e Division de la Waffen-SS. Tous deux assisteront impuissants à des massacres et aux exactions d'un major. Seul Vilmos traversera les décennies pour se retrouver en France. Seul lui détient la vérité, mais une vérité qu'il cache au plus profond de lui-même, et que va devoir débusquer l'équipe de Ralu.

Pour son premier roman, Armelle Hérisson use d'une structure classique avec deux trames temporelles qui vont finir par se rejoindre. Mais avec une jolie transhumance européenne (la Hongrie, le Portugal, l'Espagne et quelques coins de France). Si la résolution de l'intrigue ne fait aucun doute, ce qui importe est plus à chercher dans les à-côtés : personnages fouillés, époque parfaitement retranscrite, méthodologie policière à l'ancienne. Avec Armelle Hérisson, on revient quarante ans en arrière dans une petite ville de province et on découvre à quel point notre société a bien changé. De façon réfléchie, l'auteure fait débiter son enquête contemporaine en 1987. Une époque qui se trouve exactement à mi-chemin entre celle de la Seconde Guerre mondiale et la nôtre. Les tortionnaires nazis sont presque encore dans la force de l'âge. Les blessures non encore guéries. Pour épaissir son récit, Armelle Hérisson nous propose quelques sous-intrigues dont la plus prenante est celle de la mort annoncée de la femme du commissaire Ralu, qui vit ses derniers jours dans une chambre d'hôpital. Et elle nous embarque également dans les coulisses des chasses aux nazis. Un roman policier d'envergure aux ambitions assumées et qui pourrait bien être le premier d'une série.

Julien Védrenne

Albatros, de Thomas Rio. Gallimard (Série noire). 2026 (496 pages – 23.00 €.)

La Mort malgré lui, d'Armelle Hérisson. Gallimard (Série Noire). 2026 (394 pages – 20.00 €.)

ENTRE QUATRE PLANCHES

La sélection BD de Fred Prilleux

Au Sud l'agonie (Pelaez et Labiano) et **Bleu de chauffe** (Chouin) – Glénat

Deux albums parus chez Glénat viennent rappeler que les luttes sociales et politiques ne datent pas d'hier. Au cœur de ces luttes, il y a près d'un siècle du côté du Sud des États-Unis, et en France dans les années 80, la supposée supériorité de la race blanche à toutes les autres semble une obsession sans fin, sur laquelle reviennent ces deux récits noirs ancrés dans des réels glaçants.



Au Sud l'agonie est le second opus de la trilogie **Trois touches de Noir** (cf. la chronique de *Quelque chose de froid* dans la TeN 228) où **Philippe Pelaez** nous entraîne cette fois dans les quartiers et alentours de Savannah, en Géorgie, en 1926. Une année où les nostalgiques

de l'esclavage demeurent nombreux et où la ségrégation se vit plus que jamais au quotidien. Au début de ce récit, la tension règne en ville, depuis qu'un nouveau lynchage a eu lieu, ce qui révolte le jeune Zacharie Daniel, métayer dans une plantation où son ami travaillait aussi. Et ce n'est pas le pasteur local, Leer, un homme puissant, qui semble le plus apte à réconcilier les hommes et rapprocher les âmes... Non, il faut que le BOI – ancêtre du FBI – envoie l'agent Jonathan David sur place pour tenter de calmer les ardeurs locales et surtout, de déterminer si le lynché n'était pas déjà un peu mort avant d'être pendu... Ajoutez un tueur évadé de prison déterminé à revenir à Savannah pour y assouvir une vengeance, des amours interdites par la morale de l'époque et nous voici happés par une histoire à l'issue incertaine pour bien des protagonistes.

Hugues Labiano est bien sûr toujours aux pinceaux et en maître des ombres, plante cette fois un décor crépusculaire, où tout se déroule dans une pénombre constante, et où la lumière du jour ne semble pas vouloir se manifester, ni dans les rues, ni dans les champs, ni surtout dans les esprits étriés des petits blancs locaux. Cette « race » surnommée *white trash*, figée dans ses idées d'un autre siècle est au cœur du scénario de Pelaez, qui signe en post-face à cet album un éclairant dossier sur cette population de laissés pour compte, toujours là dans l'Amérique du milliardaire Trump, qu'ils ont porté paradoxalement au pouvoir. Un album riche, à relire plus d'une fois.

Le pouvoir politique, est aussi au centre de **Bleu de chauffe**, de **Lionel Chouin**, mais beaucoup

plus proche de nous, puisque l'intrigue se déroule dans la France de 1983. « Une année meurtrière, remplie de crimes racistes et celle des premiers succès électoraux du Front National, en particulier à Dreux » comme le rappelle opportunément dans sa préface le sociologue Vincent Gay. C'est dans ce contexte historique que l'auteur place les destins croisés de Karima, jeune punk énervée n'ayant pas peur de se frotter aux skins locaux et de Sergio, néonazi taciturne bossant avec ses potes pour une société de sécurité privée, dont le patron roule pour l'extrême droite locale et est prêt à tout pour faire arriver son leader au pouvoir à la mairie. Le récit débute au moment où Ahmed, syndicaliste CGT des usines Citroën d'Aulnay-sous-Bois, et père de Karima, s'apprête à organiser une manif pour soutenir le mouvement de grève en cours à l'usine, le moment idéal pour tout faire déraiper de l'intérieur avec l'infiltration discrète des sbires du candidat extrémiste dans la manif. Un plan à manier avec précaution... Cet album rappellera plus d'un souvenir à nombre de lecteurs, par ses personnages croisés au détour des mouvements

de contestation sociale des années 80, et par la violence bien réelle des propos politiques et actes des nervis fachos mis en scène par Lionel Chouin. Une violence aussi du côté de la riposte punk et colorée, si on peut dire, traduite aussi à l'époque par les Berurier Noir, fers de



lance de la contestation musicale radicale. Les pages de cette BD sont en couleur rouge sang et bleu nuit, mais c'est tout de même un récit noir aux couleurs de l'espoir. Et vive le feu !

Fred Prilleux

Trois touches de Noir ; 2 – Au Sud l'agonie. Scénario Philippe Pelaez, dessin Hugues Labiano, couleurs Jérôme Maffre – Glénat. (64 pages – 16 €). Janvier 2026
Bleu de chauffe. Scénario et dessin Lionel Chouin Glénat – (120 pages – 22 €). Février 2026

LE ROMAN NOIR DU MOIS



La colline, de Mathilde Beaussault. Seuil (Cadre Noir). Après avoir vécu sa grossesse chez sa gentille grand-mère dans la campagne bretonne, c'est dans sa chambre du triste appartement familial rennais que Monroe, dix-sept ans, accouche dans les pires conditions. A peine né, le nourrisson disparaît

dans la bouche putride d'un conteneur à poubelles, et Monroe, souffrant mille maux, est séquestrée dans chambre par sa mère. Dans son délire d'agonisante, elle se souvient de son séjour chez cette grand-mère Madeleine, une guérisseuse bien ancrée dans la ruralité et dotée d'un fort caractère. C'est le vieux voisin de l'immeuble qui découvre le bébé que le pompier de service sauve d'une mort assurée. Les policiers vont devoir rapidement identifier la maman car l'hôpital a décelé un grave problème qui met sa vie en danger.

Pour animer cette tragédie, Mathilde Beaussault met en scène une brochette de personnages tous plus savoureux les uns que les autres, de la merveilleuse grand-mère avec son caractère bien trempé au veuf néo rural qui s'oppose à un entrepreneur local, du doux retraité découvreur de bébé à la dynamique aide-soignante au sens pratique réconfortant, du pompier sauveteur ému par son geste à la patiente enceinte un peu cascos qui affole le service avec ses initiatives.

J'ai souffert avec Monroe confrontée à cette mère insensible et à ce frère prisonnier de la drogue et dépourvu de toute morale. Mais ce que j'ai préféré, c'est me tenir au chaud auprès de la cheminée et regarder évoluer cette attachante grand-mère.

Comme dans son premier roman (Les saules – même éditeur), l'angevine Mathilde Beaussault nous offre une histoire tragique. Bien sûr, l'univers de la grand-mère au fin fond de la campagne bretonne s'oppose à celui de sa fille, dangereusement urbain, mais l'autrice a su éviter l'écueil d'un manichéisme convenu. Ce qui frappe, c'est l'extraordinaire humanité dégagée par le récit, comme un hommage aux gens et aux choses simples. Sous le charme d'une écriture très expressive, presque charnelle, on est immédiatement transporté dans un monde tourmenté par les secrets trop longtemps enfouis dans les mémoires.

Jean-Paul Guéry

LES RENCONTRES À LA LIBRAIRIE LHÉRIAU

JEUDI 05 MARS
COLOMBE SCHNECK



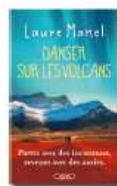
Jusqu'où peut-on aller pour attirer l'attention ? Mettre sur soi, un peu de la lumière de l'auteur Philip Roth.

JEUDI 12 MARS
PIERRE LEMAITRE



Fin de la tétralogie. Bouboule et Geneviève en apothéose d'une histoire familiale qui traverse les trente glorieuses.

MARDI 07 AVRIL
LAURE MANEL



Un roman chorale dans lequel huit femmes se révèlent face à la grandeur de la nature islandaise..

MERCREDI 08 AVRIL
CLARISSE SABARD



Un kaléidoscope, une lettre et une photo trouvée dans un livre poussent Morgane à enquêter sur le passé de sa grand-mère.

MERCREDI 22 AVRIL
THIMOTHÉE DE FOMBELLE



Paris sous l'Occupation. Claire attend son chef de réseau, dont le retard laisse présager le pire. Elle commence alors à écrire...

Rencontres accessibles sur réservation en librairie, par mail à contact@librairieheriau.fr ou par téléphone au 02 41 87 75 87. Suivies d'une séance de dédicaces, accessible sans réservation.

LHÉRIAU 10 place de la visitation 49100 ANGERS



LE BOUQUINISTE A LU

TAPE-CUL SUR LE LAPIN

Tape-cul, de **Joe R. Lansdale**, traduction **Michel Blanc** à la **Série Noire & Folio Policier**

Joe R. Lansdale est un mec bien. D'ailleurs c'est un fan d'Edgar Rice Burroughs, Fredric Brown et Ray Bradbury, c'est dire... Parmi son œuvre, j'ai une petite faiblesse pour les aventures de Hap Collins et Leonard Pine. C'est du polar teinté d'un humour noir tout à fait réjouissant. Hap Collins est un hétéro blanc au grand cœur et Leonard Pine est noir, homo et semble dénué d'humanité alors que... Les deux sont en fait de vrais humanistes aux méthodes parfois expéditives – mais justifiées !? Leurs aventures se passent dans le Texas profond. Ne cachons pas que certaines visions sociétales de cette région (où vit Joe) frisent parfois la parodie.

Tape-cul est le cinquième opus de leurs aventures. La maison de Hap a été détruite par une tornade et il squatte celle de Leonard qui est pour le moins agacé du comportement de son ami : slips sales semés un peu partout et autres joyusetés de célibataire mâle bordélique. Leonard qui est plutôt ordonné ne comprend pas pourquoi Hap ne s'installe pas avec sa chérie Brett, une splendide rousse au caractère affuté et au tempérament de feu, d'ailleurs elle a écrasé le visage de son ex-mari à coups de pelle. Brett a une fille Tillie qui se drogue et se prostitue mais qui manifeste l'envie de décrocher et elle a décidé de l'aider. Le souci réside dans le fait qu'elle travaille dans un bordel mexicain tenue par des Américains aux idées qui fleurent la peste nazie. Bien entendu Hap va l'assister et Leonard ne veut pas laisser son ami seul dans cette galère annoncée. Vont s'ensuivre une série d'aventures et une galerie de personnages tout à fait truculentes sans oublier une fin agitée. Soyons honnête il ne s'agit pas d'une œuvre littéraire inoubliable MAIS un roman permettant de passer un bon moment.

Qui veut la peau de Roger Rabbit ?, de **Gary K. Wolf** chez **Ynnis**

1988, Jacques Pinbouen (mon complice de Phénomène J Paris) et moi réinvestissons le Grand Rex après un an de « Le Grand Bleu »... Le célèbre cinéma parisien est devenu non-fumeur et projette « Qui veut la peau de Roger Rabbit » sur son nouvel écran géant. C'est la grande claque. En même temps Zemeckis, Spielberg, ILM et les studios Disney sont dans le coup et à l'époque tout ce beau monde pesait très lourd.

J'apprends quelques années plus tard que le film

est inspiré d'un roman de Gary K. Wolf que l'on ne trouve pas en français. Jusqu'à l'année dernière où les éditions Ynnis font traduire la chose par Jacques Fuentealba.

Quoique craignant que l'adaptation colle trop au roman, je m'attaquais à l'ouvrage et j'ai bien fait. Je rappelle que le monde où évoluent les protagonistes est le nôtre à la fin des années 40 au détail près que les toons (personnages de bande-dessinées) vivent parmi nous, plus ou moins bien intégrés.

Aux personnages clés près, nous sommes très loin de l'intrigue du film où – je résume – Roger engageait Eddy Valiant pour constater l'adultère probable de sa femme Jessica. Dans le roman, après un an d'une relation passionnée, Jessica a quitté Roger pour vivre avec Rocco DeGreasy, grand producteur de comics, homme de pouvoir du milieu. Rocco a recruté Roger pour servir de faire valoir à Baby Hermann, un gros poupon de 36 ans (avec le sexe d'un enfant de trois ans, à son grand désespoir). Roger Rabbit a recruté Valiant, qui accepte par appétit de lucre, pour savoir pourquoi Rocco ne veut pas lui lâcher son contrat pour un comics dont il serait le héros. Les meurtres commencent alors. L'ambiance est beaucoup plus sombre que dans le film, la sculpturale Jessica a un passé coquin, le lapin a un côté noir. Le dénouement est étonnant et explique toutes les zones d'ombre du roman. L'humour est très second degré et parfois référencé. Encore un bon moment.



Jean-Hugues Villacampa

LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

Nilima Rao, Sombres plantations

Pour son premier roman, l'autrice australienne indo-fidjienne explore un pan méconnu de l'histoire coloniale britannique : l'engagisme.

Il faut bien avouer que nous ne sommes pas bien forts sur l'histoire des Fidji. Nilima Rao, nous a permis d'en savoir un peu plus. Elle explique en postface la genèse de son roman. L'autrice a une identité « confuse », comme elle le dit. Elle est née à Fidji, sa famille est d'origine indienne et elle a grandi en Australie où elle est arrivée à l'âge de trois ans. Prise dans le tourbillon de la vie, elle ne s'est pas particulièrement intéressée à son arbre généalogique et c'est un voyage en Inde qui a été le déclic pour elle : d'où venait sa famille, quel avait été leur chemin ?

C'est là qu'elle découvre l'engagisme : « l'engagisme (*indentured servitude*) fut officiellement institué par le gouvernement indien sous administration coloniale britannique après l'abolition de l'esclavage dans l'Empire. Dans le cadre de ce programme, des Indiens ont été envoyés dans le monde entier, dans des endroits aussi divers que la Trinité, la Jamaïque et l'île Maurice. Les circonstances variaient légèrement d'un territoire à l'autre, mais en général les engagés signaient un contrat pour une période déterminée, avec une charge de travail déterminée, un salaire déterminé et la transaction comprenait l'hébergement et le voyage aller-retour par bateau. Pour les Indiens indigents et démunis, cela devait représenter une sacrée aubaine. Malheureusement, ce système était propice aux abus ». Et abus, c'est un euphémisme...

Le roman se passe en 1914 et met en scène le sergent Akal Singh, qui vient d'être muté de Hong Kong (visiblement une mutation/sanction) et cherche à faire ses preuves sur place face à une hiérarchie peu compatissante. Il est secondé par Tavivi, un collègue fidjien, qui lui explique le fonctionnement sur place et le duo, tout en finesse, nous fait penser à celui mis en place par Abir

Mukherjee dans sa série se déroulant en Inde entre les deux guerres mondiales (série disponible en Folio, au cas où vous seriez passé à côté). Sur une trame classique, la disparition d'une jeune coolie dans une plantation éloignée de canne à sucre, l'auteure va nous embarquer dans une excellente description de la vie sur place et des rapports sociaux qui la régissaient. Singh, partant enquêter, va se lier d'amitié avec le docteur Holmes, un médecin britannique guère en phase avec la vision de l'Empire, qui ne cessera de l'amener à se questionner sur sa condition et son rôle, comme le souligne le dialogue entre un coolie et lui qui pourrait se résumer par « N'empêche que vous êtes indien et que vous travaillez pour les Britanniques. Comme un coolie ».

Nilima Rao sera en France en avril, nous espérons la rencontrer (même si elle dit déjà de nombreuses choses dans sa préface), alors si elle passe près de chez vous, n'hésitez pas.

***Sombres plantations* de Nilima Rao. Au vent des îles.** (Traduit par Mireille Vignol).

Christophe Dupuis



Scopalto.com

**LE KIOSQUE NUMÉRIQUE
DES REVUES ET MAGAZINES CULTURELS**

PLUS DE 5000 NUMÉROS DE REVUES FRANÇAISES
ET INTERNATIONALES DISPONIBLES EN LIGNE !

Sous l'impulsion de sa dynamique fondatrice/directrice Laurence Bois, **Scopalto** donne accès aux derniers numéros ainsi qu'aux archives de plus de 500 revues et magazines. Les numéros sont disponibles au format liseuse en ligne. **Scopalto** propose même un système d'alerte qui vous avertit dès qu'un numéro traite un sujet qui vous intéresse.

Offrez-vous une belle ballade parmi les titres proposés à la lecture dans des genres aussi différents que les arts, l'architecture, le design, la BD, la jeunesse, la littérature, la poésie, la SF, la philo, etc. Et le polar, bien sûr, représenté par **La Tête en Noir**. A noter qu'on trouve des dizaines de revues en lecture gratuite ! Connectez-vous sur

<https://www.scopalto.com/>

AUX FRONTIÈRES DU NOIR

Des romans de critique sociale qui mordent dans la couleur du noir et restituent la violence de notre société au quotidien...

Cathédrale / Tarik Noui, Actes Sud (Actes noirs), janv. 2026

Corban Khôl, un adolescent noir de 16 ans prend de grands risques quand il s'aventure la nuit au centre-ville d'Enoch, peuplé en majorité de blancs, pour visiter le chantier de la future cathédrale. Considéré comme un parasite, il n'est pas le bienvenu, comme tous ceux qui habitent le Trashbelt, un quartier misérable et triste dans la banlieue nord d'Enoch. Alors la nuit dans cette zone hyper protégée quand Corban Khôl croise une voiture de police aux armoiries d'Enoch, un loup bicéphale, il prend la fuite et tombe sous les balles de Jonathan Lamm, officier de police solitaire et dépressif. En pleine tentative de rédemption, celui-ci est prêt à démissionner car il ne croit plus du tout en sa mission de protection de la population et se gave de Tramadol, de drogue et d'alcool. Dans cette ville gangrenée par la pègre, pourrie de l'intérieur par les opulents, « cette population pacifiée dans le saindoux du libéralisme », grouille également une faune de pénitents hallucinés et d'illuminés loqueteux comme aimantée par le trou béant de la cathédrale en devenir, une véritable Cour des Miracles digne de *Notre-Dame-de-Paris* de Victor Hugo. C'est alors que les corneilles envahissent Enoch. Tout d'abord une centaine posée autour du chantier, puis jour après jour des milliers d'oiseaux impassibles, agglutinés désormais dans les moindres recoins de la ville. Des corneilles aux yeux anthracite qui semblent juger les hommes silencieusement. Des corneilles comme un suaire mortifère qui recouvre la ville et ses péchés.

Au même moment, disparaît Sarah Stavisky, une jeune étudiante qui n'est autre que la nièce d'Igor Niev, le baron local qui tient la ville sous son joug. Il va mettre tous ses réseaux sous pression pour retrouver la disparue alors que Jonathan Lamm est chargé de cette enquête périlleuse. Les cadavres s'accumulent.

Cathédrale est sous-titré « *Histoire des vivants, des morts, et de ceux qui ne les ont pas connus* ». C'est un roman d'une noirceur absolue. Une descente aux enfers dans une atmosphère de sauvagerie et d'effondrement d'une civilisation qui paradoxalement cherche le pardon de Dieu en voulant ériger une nouvelle cathédrale, chacun pour des raisons différentes. Tarik Noui signe ici une sorte de dystopie moyenâgeuse qui se passerait dans un immense cloaque mais à

notre époque. La symbolique des corneilles, on ne peut penser qu'à Hitchcock, rajoute une part symbolique angoissante à l'intrigue déjà sombre.

L'écriture incantatoire de ce roman soulignée par des phrases en italique comme un narrateur omniscient fouillant les pensées intérieures et les non-dits des personnages rajoute à ce texte une dimension envoutante, loin des publications formatées et balisées du roman policier actuel. Un roman tranchant, dantesque et monumental.



Alain REGNAULT

PRIX MYSTÈRE DE LA CRITIQUE 2026

Créé en 1972 par Georges RIEBEN, collaborateur du mythique *Mystère Magazine*, le **Prix Mystère de la Critique** est maintenant coordonné par Serge BRETON

Le jury est composé de 44 journalistes et chroniqueurs (dont **5 rédacteurs de La Tête en Noir**).

Meilleur roman français:

Benjamin DIERSTEIN:

Bleus, Blancs, Rouges (Flammarion)

En 2^{ème} position:

- Mathilde BEAUSSAULT: *Les saules* (Le Seuil)

Meilleur roman étranger:

Dominic NOLAN: White City (Payot et Rivages)

En 2^{ème} position:

- Victor del ARBOL: *Personne sur cette terre* (Actes Sud)

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Deux titres originaux pour cette chronique.

Le premier est espagnol, première incursion dans le monde du polar de **Susana Fortes** : **Les disparus d'As Covas**.

Village d'As Covas en Galice, à la frontière avec le Portugal, le long d'une belle Ria. Dans la journée du 12 août 1979, trois gamins entre 8 et 10 ans, les frères Nicolas et Hugo Cadavid et la petite Blanca Suances disparaissent. Le lendemain Blanca est retrouvée, elle ne se souvient de rien. Aucune trace d'Hugo et Nicolas, tout le monde pense qu'ils se sont noyés. 25 ans plus tard Blanca vit à Copenhague et travaille pour une maison d'édition quand elle est contactée par un journaliste de Vigo. Les corps de deux enfants ont été retrouvés par des archéologues, non loin d'As Covas. Elle décide de revenir dans le village de ses grands-parents pour découvrir ce qu'il s'est passé ces jours de 1979.

Voilà une bien belle découverte. Il faut accepter, avec le personnage de Blanca, de prendre son temps, de retrouver l'odeur de la mer omniprésente, de sentir le vent et la pluie, de se replonger dans les plaisirs mais également les terreurs de l'enfance dans un pays de frontières mouvantes, entre Espagne et Portugal, entre l'eau douce du fleuve et l'eau salée et souvent déchainée de l'océan. A ce prix, lentement et sans grands effets de manche, accompagnant une jeune femme qui va peu à peu lever le voile sur le

passé, revoir avec des yeux d'adulte ce qu'elle n'a pas pu comprendre quand elle avait 8 ans, vous allez redécouvrir un pays fascinant et un village qui, une fois de plus illustre bien ce dicton espagnol : « Pueblo chico, infierno grande ». Un village où l'on sait mais on se tait, et où, derrière une unité de façade, les traumas du franquisme, de la guerre, et de la misère sont toujours présents. Le tout avec une belle écriture, pudique et sans pathos mais qui sait aussi se faire empathique ou lyrique. Un bien beau roman.

Le second est une novella, un polar se déroulant dans un monde imaginaire : **Une espèce en voie de disparition** de **Lavie Tidhar**.

Années 50, l'Allemagne a gagné la guerre, l'Europe est nazie, il ne reste plus que quelques poches de résistances aux US. Gunther Sloam est scénariste à Berlin, il a survécu à la guerre sur le front de l'Est. Il reçoit une lettre d'Ulla Blau, actrice, son amante avant qu'il ne parte à la guerre. Elle l'appelle à l'aide depuis Londres où elle est installée. Gunther décide alors de se rendre en Angleterre où il trouve un pays déprimé, dévasté, et complètement soumis. L'inspecteur Everly, anglais, nazi convaincu de la Gestapo locale tente de le convaincre de rentrer à Berlin. Mais Gunther s'obstine et les cadavres commencent à s'accumuler sur son passage. Une quête crépusculaire commence, dans le plus pur style des films noirs que Gunther connaît bien.

On ne peut pas dire que la thématique soit originale, **Philip K. Dick** et **Thomas Harris** ont déjà exploré cette hypothèse de la victoire des nazis. Mais cette fois nous sommes à Londres. Un récit en forme d'hommage au roman et au film noir. Avec flics tordus, femme fatale et bien entendu sa victime. Une intrigue très classique, des clins d'œil au **Troisième homme** dans un Londres crépusculaire, détruit et misérable et, plus étonnant à Frankestein Junior de Mel Brooks. Au milieu de toutes ces références l'auteur trouve sa voix et son originalité, arrive à nous passionner et même à nous étonner dans un final à la fois attendu et imprévisible. Un très bon texte dans une toujours très belle collection.

Jean-Marc Laherrère

Les disparus d'As Covas de **Susana Fortes** (*Nada que perder*, 2022), **L'archipel** (*Suspense*). (2026), traduit de l'espagnol par Martine Desoille.

Une espèce en voie de disparition de **Lavie Tidhar** (*The vanishing kind*, 2018), **Le Belial / Une heure lumière** (2026), traduit de l'anglais par Julien Bétan



DANS LA BIBLIOTHEQUE À PÉPÉ

***Le passage du bac*, de Roger Fallar, Fleuve Noir (Spécial-Police ; 865), 1971**

Roger Fallar est plein de mystère. Pensez-vous, si même l'oncle Paul(*) n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent concernant sa vie, c'est que l'écrivain était discret. Adeptes de la tranquillité insulaire, ce natif de l'Île de Ré complète ainsi un portrait de lui fait par Jacques Siry : « L'important n'est pas d'être libre (illusion), mais d'être seul et de savoir l'être. »

Né en 1918 et décédé en 1999, à chaque fois dans sa commune de La-Flotte-en-Ré, Roger Ménanteau de son vrai nom, a mené sa carrière littéraire de 1950 à 1984. Auteur de fascicules chez Ferenczi et autres éditeurs, il publie également de nombreux romans policiers et d'espionnage sous énormément de pseudonymes. À partir de 1963 et jusqu'à sa retraite (ou bien son éviction, comme le soupçonne Paul Maugendre) en 1984, il va signer au Fleuve Noir, dans les collections Espionnage et Spécial-Police. Prolifique, il propose deux à trois romans par an. Il fait par ailleurs carrière dans le journalisme et l'enseignement, et semble avoir eu quelques attaches avec le Quai d'Orsay et le Ministère des Affaires Étrangères. Il faut dire qu'il a écrit pas mal d'articles sur les pays de l'Est... Mystère, encore... Sa plume sombre, pessimiste lui vaut d'être comparé à des noms illustres du polar et de la littérature en général par Jacques Siry.

Le passage du bac a été adapté en pièce radiophonique, diffusée dans l'émission L'Heure du mystère, sur France Inter (disponible sur YouTube). Fallar situe son intrigue dans son île tant aimée. Éric Lemasson, un fils à maman, oisif, dragueur et noceur, file avec sa maitresse — un 15 août pluvieux — attraper le dernier bac (pas encore de pont en 1969, l'année à laquelle se déroule le roman). Il a un peu bu et roule vite. Trop vite pour éviter une 4 CV qui déboule tous feux éteints de sa droite. C'est le carambolage. Alcool, vitesse, panique... Et dans la baignole dans le fossé, un gamin, peut-être indemne, qui rallume aussitôt les feux. Lemasson s'enfuit. Quelque temps plus tard, rongé de remords, il revient sur les lieux, mais un gendarme qui papote autour de l'accident et le prend pour un badaud, le rassure : l'accrochage n'est pas si grave, le bambin va bien. Lemasson se tait, passe son chemin. Sauf qu'il est sur une île. Et quand les pandores se mettent à rechercher un véhicule endommagé à l'avant droit, son Alfa Roméo lui paraît d'un coup bien encombrante.

Malin, il profite de la visite inopinée de l'époux de sa maitresse, venu afin de lui extorquer une lettre compromettant sa femme.

Lemasson le fait boire à l'excès, l'installe dans sa voiture et se crée un accident sur mesure

pour justifier les traces de carambolage sur son Alfa. Comme d'habitude dans ce genre d'histoire, c'est sans compter tellement de paramètres... Les blessures graves du mari, trop ivre pour se protéger de ses bras lors de l'impact, un marin d'eau douce fouinard et alcoolique qui traîne dans le coin et a besoin d'argent pour retaper sa coquille de noix, sa maitresse et ses propres objectifs, un gendarme consciencieux... Le début d'une descente aux enfers pour Éric Lemasson, qui, de mensonge en mensonge, s'enfoncé dans une situation inextricable, alors même que, cruelle ironie, le délit de fuite d'origine se révèle presque anecdotique...

Le passage du bac est un polar 70's maîtrisé : peu de personnages, mais à la psychologie intéressante et bien campés. Un roman captivant et dynamique, où la moitié des personnages agissent quasi en permanence sous emprise éthylique ! Le tout construit autour d'une chronologie tirée au cordeau et parfaitement compréhensible malgré les retournements de situation et les allées et venues des protagonistes dans l'île. Soulignons d'ailleurs l'évidente maîtrise de la géographie des lieux par l'écrivain. La couverture de Michel Gourdon rend le titre plus appétissant encore.

Julien Caldironi

(*) Paul Maugendre, spécialiste du Fleuve Noir et ex-rédacteur de la Tête en Noir (ndlc)





Continuons le début, de **Marc Villard**. Gallimard (Série Noire). Depuis plus de 45 ans, Marc Villard cumule les fonctions d'auteur majeur de romans noirs, de nouvelliste confirmé et de directeur de collection (Polaroid). Il ajoute ce mois-ci un 42° re-

cueil de nouvelles noires, un genre dont il est aujourd'hui le maître incontesté en France. Quel plaisir de retrouver l'univers complètement désabusé de ce styliste capable de transformer une banale histoire en épopée dramatique. Comme celle d'Henri, un vieux jazzman qui arrondi ses fins de mois en servant de nourrice à de sombres trafiquants de drogue, ou celle de migrants SDF en quête d'un café la nuit de la mort de Johnny, ou encore celle de la rencontre entre un vieux papy poète et une gamine chanteuse de rue. C'est fort. Très fort. (140 p. – 17 €)

Le diable, tout le temps, de **Donald Ray Pollock**. Albin Michel. Si votre vision de l'Amérique des années cinquante et soixante se résume à une version idyllique de *l'American way of life*, alors précipitez-vous sur la réédition de ce premier roman de Donald Ray Pollock paru initialement en 2011 et récompensé par le Grand Prix de Littérature Policière, le Prix Mystère de la Critique, les Trophées 813 et élu meilleur livre de l'année 2012 par le magazine *Lire*. Vous y côtoierez l'existence fracassée de quelques pauvres hères des campagnes américaines, tous oubliés du progrès et de la réussite si chers aux adeptes du rêve américain. La guerre a généré son lot de vétérans désabusés et hantés par les horreurs des conflits, la religion produit ses propres dérives et la pauvreté catalyse toutes les violences. Entre l'Ohio et la Virginie, l'auteur nous livre le destin d'un homme brisé par la santé de sa femme qui se meurt d'un cancer, de son fils qui grandira avec le traumatisme de la mort de sa famille, d'un couple de tueurs en série qui hante les routes, d'un shérif corrompu et de deux prédicateurs fous. Prisonniers de leur propre chemin de folie et de violence, ils seront réunis pour un final qui n'échappera pas à l'apocalypse.

Le style sans fioritures et les dialogues tranchants de Donald Ray Pollock subliment cette peinture sans concession d'une Amérique des oubliés qui ne leur laisse aucun espoir de sortir un jour la tête de l'eau. (380 pages – 23.90 €)

Mémoires sauvées du vent, de **Richard Brautigan**. Ed. Christian Bourgois (Satellites)

Figure de proue de la *Beat Generation*, Richard Brautigan publiait en 1982 cet ultime roman avant de se suicider. Dans ce récit mélancolique traversé par la culpabilité, il met en scène la jeunesse d'un petit garçon très pauvre de la campagne de l'Oregon, entre ses 5 et ses 12 ans, qui consacre ses temps libres à la pêche dans un lac proche. Mais c'est l'observation attentive de ses proches contemporains qui occupe ses pensées : un vieil ermite vivant dans une cabane depuis la grande dépression, un gardien d'usine alcoolique, un couple de pêcheurs originaux, la fille aux mains froides du croque-mort local ou l'élève le plus doué de son école. Mais loin de ces considérations de voisinage, c'est un drame annoncé qui imprègne ce roman depuis la première page quand le jeune garçon regrette d'avoir choisi d'acheter des balles pour sa carabine plutôt qu'un bon hamburger. Richard Brautigan saute du coq à l'âne au gré de ses réflexions, interpelle le lecteur, s'embarque dans des digressions et use de métaphores pour mieux nous impliquer dans son univers très personnel. (192 pages – 9 €)



L'affaire Eugène Weidmann, de **Cyril Gay**. Ed 10/18 (True Crime. Feuilleton).

Originale initiative des Editions 10/18 qui, dans le prolongement de la collection *True Crime*, propose une célèbre affaire criminelle en 4 épisodes feuilletonnés en 3 livraisons hebdomadaires (volumes 1 et 2 le 12 mars). Chaque volume présente chronologiquement les terribles méfaits, puis la traque, l'arrestation et enfin le jugement de cet assassin qui sera le dernier guillotiné public en France. A la rigueur du texte s'ajoutent de nombreuses illustrations (photos, dessins et cartes) qui enrichissent le dossier. (chaque volume : 34 pages – 4.95 €)

Jean-Paul GUERY

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

Respiration de la haine, de Kââ. Fleuve Noir (Spécial-Police), 1986.

Respiration de la haine est le cinquième titre de Kââ pour la collection Spécial-Police. Depuis son lancement en 1949, ladite collection a déjà connu, et c'est heureux, plusieurs mues significatives. Mais avec l'émergence du Néo-Polar, on peut désormais parler de révolution, quand des auteurs comme Joël Houssin et Thierry Jonquet intègrent Spécial-Police. En 1980, un point de non-retour est atteint, avec l'abandon des couvertures dessinées au profit de photos qui répondent mieux aux récents partis pris réalistes de la collection. Dès son premier roman en 1984, Kââ s'inscrit dans ce nouveau courant, assez violent pour faire déborder le fleuve... noir.

Après *Silhouettes de morts sous la lune blanche*, *La Princesse de crève*, *Mental* et *Il ne faut pas déclencher les puissances nocturnes et bestiales*, l'auteur récidive donc en 1986 avec ce *Respiration de la haine* dont le titre à lui seul est porteur de bien épouvantables promesses. Des promesses que l'individu qui court dans la forêt est résolu à tenir... dès qu'il aura échappé à la police et aux chiens lancés à ses trousses. Cet individu prénommé Jérôme (et pourquoi pas Jérôme ?) vient de participer à un braquage qui a lamentablement foiré. « Foiré », c'est-à-dire qu'il y a eu des morts. Et que le milliard de centimes attendu n'était pas au rendez-vous.

Jérôme (qui ne s'appelle pas Jérôme) n'aime pas beaucoup qu'on se foute de sa gueule. De plus, c'est quelqu'un qui a du répondant. Et qui n'est dénué ni de ressources ni de réseau. Sans compter un certain potentiel de séduction, auquel succombe une « créature » (sic) nommée Fabienne Dhoosche, qui a un très beau corps mais pas seulement. En effet, comme la plupart des personnages féminins croisés dans les romans de Kââ, Fabienne n'a rien d'une potiche. Dotée d'un caractère bien trempé, elle n'est pas là pour faire de la figuration, même intelligente. Lors de sa rencontre avec son nouveau compagnon, elle ne sait encore que peu de choses.

Mais elle a déjà beaucoup deviné. Et ça ne va pas la dissuader de s'engager à ses côtés – au contraire.

Après un détour par la Suisse le temps de se refaire une virginité, celui

que certains appellent « Crest » (pourquoi cet acharnement à vouloir plaquer un nom sur l'innommable ?) commence à tirer sur le fil pour découvrir l'identité de celui qui l'a transformé en bête traquée. Même si le butin évaporé s'avère en définitive moins important que la haine qu'il a suscitée. Et même si en l'occurrence, « tirer sur le fil » revient la plupart du temps à tirer sur des gens.

Dans *Respiration de la haine*, nous avons donc : un tueur absolument cinglé nommé Delmont, qui éventre hommes, femmes et bêtes sans le moindre état d'âme, un proxénète sur le retour appelé Sangella, un étrange type avec un chien jaune qui se trouve toujours au bon endroit et au bon moment, des terroristes d'extrême gauche, une superbe pute noire prénommée Carole, et un autre tueur très compétent qui enferme ses semblables vivants dans un congélateur. Sans oublier Darbansky, un truand d'envergure internationale, sa fille Chloé, véritable serpent femelle, et les services de renseignement polonais. Plus un milliard de centimes.

Respiration de la haine est un roman qui traite de la manipulation. Mais au même titre qu'*Il ne faut pas déclencher les puissances nocturnes et bestiales*, paru l'année précédente, on peut en outre considérer qu'il annonce à certains égards les futurs forfaits de l'auteur, commis sous ses autres pseudonymes de Corsélien et Béhémot. L'unique nouvelle gore de Corsélien, parue en 1988, s'intitule *L'homme avec la scie*. Or dans *Respiration de la haine*, il y a aussi une scie. Malgré une différence de forme (et encore), le fond est identique. Au fond, il y a déjà le mal, la folie et la mort. « Et si tu regardes longtemps dans un abîme, l'abîme te regarde aussi ».

Artikel Unbekannt



Y' A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE...

Vie d'O.-G. Gaillard, de Christophe Ségas. Les éditions du Chemin de fer. Olivier-Georges Gaillard est né en 1975 dans une petite bourgade des Landes près de Mont-de-Marsan et, de 1989 à sa mort présumée en 2005 dans un incendie de forêt, il a partagé sa vie entre son métier de bûcheron et l'écriture d'une œuvre poétique aussi intense qu'hallucinée. A partir des rares éléments de vie collectés (famille, amis, collègues) Christophe Ségas nous livre une biographie romancée qui nous entraîne sur les traces d'un enfant mutique et tourmenté par des voix intérieures, d'un adolescent secret et d'un homme qui toute sa vie chercha un apaisement au contact des arbres, de la forêt des Landes à celle d'Argentine... L'ouvrage est complété par trente pages de poèmes déchirants qui révèlent une personnalité désespérée.

Corps de pierre / Amaigris par le doute / Jusqu'à l'affaissement des muscles

Ne reste de nous / Que des linéaments calcaires / Réseau de veines minérales / Ou parenthèses indéterminées

Comédie française de Charlie Jegonday. Edition La Tribu. Construite sous de Gaulle pour reloger les rapatriés et les habitants des bidonvilles, la Cité des Fleurs du Temps a mal vieilli comme toutes ces cités dortoirs des banlieues abandonnées par les pouvoirs publics. Ici c'est le règne de la débrouille et les laissés-pour-compte de la société rivalisent d'ingéniosité pour subsister mais l'affaire est compliquée par le caïd local, Le Dingue, qui, s'inspirant des mafieux américains, règne en maître sur tous les trafics et s'est arrogé le droit de vie et de mort sur les petites frappes qu'il emploie. Parmi eux on découvre deux jeunes plus ou moins scolarisés, Zizou et Requin, qui, tels deux pieds nickelés modernes imaginent les pires ruses pour gagner du fric. Puis il y a la jeune et gentille Belette, la sœur de Zizou, que son père veut marier de force, elle qui rêve de faire une carrière dans le théâtre. Elle va prendre son destin en main et utiliser les méthodes en usage dans la cité pour échapper à un avenir un peu trop écrit à son goût. Enfin, histoire de corser le jeu, il y a le maire de la ville qui pour assurer sa réélection envisage tout simplement de rayer la cité de la carte. L'auteur a trouvé le ton parfait (ni trop sérieux, ni trop décalé) pour aborder les problèmes d'une cité de banlieue comme il en existe partout. Il n'élude rien de la violence, de l'exclusion, du désespoir ou de la difficulté d'échapper à un destin pourri d'avance, mais il le fait avec une légère distanciation qui dédramatise le propos. Une vraie réussite ! (256 pages – 19.50 €)

Ceux qui ne sont rien, de Patricia Melo. Buchet-Chastel. A São Paulo (Brésil), la vie est très rude pour les milliers de pauvres et de SDF, tous exclus d'une société brésilienne implacable qui noie l'aide sociale dans une bureaucratie sans nom et laisse prospérer une police corrompue et surtout extrêmement violente. Face à ce mur qui les enferme dans une misère crasse, pour ne pas mourir, les laissés-pour compte en sont réduits à vivre dans l'illégalité et à chercher un peu de rêve dans la drogue ou l'alcool. On suit le destin torturé de quelques personnages emblématiques de cette misère sans nom, comme Chico le ferrailleur, Douglas le fossoyeur ému par une femme qui pleure l'assassinat de son jeune fils par la police, Chacoy le vénézuélien balayeur des rues qui n'a pas trouvé la terre promise, Jessica la femme de ménage non déclarée qui enceinte et fumeuse de crack bascule dans la prostitution, Iraquita l'Ecrivain qui égrène des mots chargés d'émotions dans son petit carnet. Alors oui, l'univers décrit par Patricia Melo est sombre comme une nuit sans lune, d'une désespérance incroyable, d'une violence effrayante mais surtout d'un réalisme qui fait froid dans le dos. Traversé de rares moments suspendus pendant lesquels la brutalité fait une trêve éphémère, ce roman bénéficie du style très expressif de l'autrice qui a su trouver le ton juste, ni larmoyant, ni accusateur. Un roman coup de poing qui laisse des traces à l'âme ! (460 pages – 24.50 €)

La Classe et la fonction, de Mariana Alves. Ed. Chandeigne & Lima. Dans les années quatre-vingt, grandir dans une loge de concierge, même dans les beaux quartiers de Paris, reste une expérience compliquée comme le raconte avec pudeur et émotion la narratrice de ce roman. Rapidement consciente de la différence de classe, la narratrice en extrapole les conséquences sur sa vie de tous les jours. L'exiguïté du logement, l'absence d'intimité, les contraintes d'astreinte, le manque de considération ou la sensation d'invisibilité sont autant de sentiments ressentis avec acuité par la narratrice et son récit est touchant de sincérité. Comme son héroïne, Mariana Alves est née dans les années quatre-vingt à Paris et a grandi auprès de parents gardiens d'immeuble. (112 pages - 18 €)

Jean-Paul Guéry



LES (RE) DÉCOUVERTES DE GÉRARD BOURGERIE

Jours de crimes, de Pascale Robert-Diard & Stéphane Durand-Soufflant.

Livre de poche, 2019.

Traisons, meurtres, crimes passionnels, séquestrations, sévices sur enfants, dans ce livre tout est humain tout est vrai. Au fil des pages, les auteurs racontent le vécu souvent émouvant ou terrifiant de plusieurs centaines de procès suivis pendant quinze ans. Le lecteur, s'il est attentif à l'actualité criminelle de ces dernières années se remet en mémoire des affaires célèbres. On voit Francis Heaulme, condamné pour 11 meurtres faire un petit signe de la main à sa sœur avant de quitter la salle d'audience. On s'étonne des mots de Liliane Bettencourt face au juge d'instruction lui demandant d'expliquer son aveuglement devant l'emprise qu'avait sur elle F.-M. Banier : « Je lui ai trop donné (un milliard quand même) Ben tant pis ! Je m'en fous ! ». En octobre 2005 un pilote de scooter égratigne la carrosserie d'une belle BMW et s'enfuit. Le propriétaire engage une procédure ; elle est longue. Finalement le tribunal relaxe le pilote. Simple hasard ou non ? Le pilote s'appelle Jean Sarkozy. François Besse comparait de nouveau devant ses juges. Il a tout avoué de ses exploits du temps où il appartenait au gang des « postiches », en particulier des braquages d'une audace extraordinaire. Puis il a disparu pendant 10 ans. Il a mené une vie tranquille jusqu'au jour où, à court de ressources, il a braqué la banque de son village. On le retrouve par ses empreintes digitales.

Autre affaire triste et affligeante : une mère de famille surmenée, oublie la dernière de ses quatre filles installée dans un siège bébé dans sa voiture sous le soleil de juin. Le bébé meurt. Le reste est banale liturgie judiciaire. Sentence : culpabilité d'homicide involontaire par inattention. Le 9 janvier 2003, dans sa cuisine, après le petit déjeuner, Marcel serre très fort le cou de Renée. Puis il appelle la police. On le juge quatre ans plus tard. Il est vieux, il entend mal. La Présidente lui demande de raconter sa vie. « Ça va être long ! ». La vie de Marcel a basculé quand Renée a été atteinte « d'alze-meur ». Elle allait très mal. Aucune place dans un établissement spécialisé, ça ne pouvait plus durer. Marcel a été condamné à une peine symbolique. Été 2003, une parisienne revient de vacances. Au plafond de son bel appartement de grosses taches gluantes. Elle frappe chez sa voisine du dessus. Aucune réponse. La police ouvre. Horreur, une vieille dame est par terre dans un état de décomposition avancée. Un

procès pour dédommagements est engagé. Mais peut-on condamner une morte ?

Les deux auteurs, chroniqueurs judiciaires réputés (le Monde et le Figaro) sont de très bons raconteurs d'histoires vécues. Le lecteur prend du plaisir à voir s'animer la vie d'un palais de justice comme un théâtre, avec ses acteurs qui sont ici

les magistrats, les greffiers, les avocats, les victimes, etc. ... Nos journalistes ont côtoyé des avocats de renom : Jacques Vergès, G. Kiejman (qui disait parlant de lui : « Je suis le deuxième meilleur avocat de France »), Robert Badinter, Thierry Lévy, et quelques autres.

« La fin d'un procès, avoue Pascale Robert-Diard, c'est comme la fin d'une colonie de vacances. On éprouve la nostalgie du départ, l'espoir naïf de se retrouver entre collègues, l'angoisse du retour à la normale. On peut dire qu'on regrette un moment le bonheur dérangeant et fugace d'une absence au monde ».

Gérard Bourgerie



LA TÊTE EN NOIR

Librairie LHERIAU

10, Place de la Visitation - 49100 ANGERS

RÉDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUÉRY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLÈDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Alfred EIBEL (1995 - 2009), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRÈRE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY (2013 - 2023) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien CALDIRONI (2013), Julien VÉDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019), Alain RÉGNAULT (2020)

RELECTURE : Alain RÉGNAULT

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°239 – Mars / Avril 2026

Porképi-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58